

Paul Celan

Poèmes

traduit par Jean-Claude Rambach

Les quelques poèmes qui suivent sont empruntés à l'œuvre de jeunesse de Paul Celan, *Das Frühwerk* édité par Barbara Wiedemann en 1989 chez Suhrkamp. Ces poèmes datent tous de l'époque où Paul Antschel vit en Bukovine, mais certains seront repris ultérieurement dans le premier recueil de Paul Celan, *Der Sand aus den Urnen (Le Sable des urnes)*, paru à Vienne en 1948 et aussitôt retiré de la vente, l'édition étant par trop fautive. On notera aussi que le poème « Drüben » sera encore dit par Celan en 1954 lors d'une lecture diffusée par le Süddeutscher Rundfunk.

CLAIR DE LUNE

La lune.
Et nos cœurs hissent de nouvelles couleurs.
Mes
cils souhaitent à tes cils
le printemps.

Miroir,
ah miroir de leur vie : qui
est resté le plus longtemps à genoux dans l'incendie ?

Nous ruisselons
de quelque rosée douloureuse...

Ma mélancolie souhaite à tes cils
le printemps.

CLAIR DE LUNE

Mond.
Und unsre Herzen hissen neue Fahnen.
Meine
Wimpern bieten deinen Wimpern
Frühling.

kniete am längsten in dem Brand ?

Wir triefen
von irgendeinem wehen Tau...

Spieglein,
ach Spieglein ihres Lebens : wer

Meine Schwermut bietet deinen Wimpern
Frühling.

POSSESSION DU RÊVE

Viens rassembler le feuillage et les âmes.
Fais voler le marteau et voile-toi la face.
Couronne des battements qui manquent au cœur
le chevalier à l'assaut de lointains moulins,

Rien que des nuages qu'il n'a pas supportés.
Son cœur cliquette pourtant d'un pas angélique.
Je couronne sans bruit ce qu'il n'a pas brisé :
cette lice rouge et ce noir mitan.

TRAUMBESITZ

So leg das Laub zusammen mit den Seelen.
Schwing leicht den Hammer und verhüll das Angesicht.
Krön mit den Schlägen, die dem Herzen fehlen,
den Ritter, der mit fernen Mühlen ficht.

Es sind nur Wolken, die er nicht ertrug.
Doch klirrt sein Herz von einem Engelsschritte.
Ich kränze leise, was er nicht zerschlug :
die rote Schranke und die schwarze Mitte.

DE L'AUTRE CÔTÉ

Ce n'est qu'au-delà des châtaigniers que le monde existe.

De là vient la nuit un vent sur son char de nuages,
et il y a quelqu'un qui se lève en ce lieu...
C'est lui que je veux porter par-delà les châtaigniers :
« Chez moi il y a l'angélique et la rouge digitale chez moi !
Ce n'est qu'au-delà des châtaigniers que le monde existe. »

Alors je stridule doucement comme le grillon du foyer,
alors je le retiens, il ne peut que se débattre :
autour de son articulation mon cri s'enroule !
Le vent maintes nuits durant je l'entends revenir :
« Chez moi le lointain flamboie, chez toi on est à l'étroit... »
Alors je stridule doucement comme le grillon du foyer.

Même si la nuit ne s'éclaircit pas aujourd'hui,
et que revient le vent sur son char de nuages :
« Chez moi il y a l'angélique et la rouge digitale chez moi ! »
Et que je veux le porter par-delà les châtaigniers —
alors je ne le retiens, je ne le retiens pas ici...

Ce n'est qu'au-delà des châtaigniers que le monde existe.

DRÜBEN

Erst jenseits der Kastanien ist die Welt.

Von dort kommt nachts ein Wind im Wolkenwagen,
und irgendwer steht auf dahier...

Den will ich über die Kastanien tragen :
„Bei mir ist Engelsüß und roter Fingerhut bei mir!
Erst jenseits der Kastanien ist die Welt.“

Dann zirp ich leise, wie es Heimchen tun,
dann halt ich ihn, dann muß er sich verwehren :
ihm legt mein Ruf sich ums Gelenk!
Den Wind hör ich in vielen Nächten wiederkehren :
„Bei mir flammt Ferne, bei dir ist es eng...“
Dann zirp ich leise, wie es Heimchen tun.

Doch wenn die Nacht auch heut sich nicht erhellt,
und wiederkommt der Wind im Wolkenwagen :
„Bei mir ist Engelsüß und roter Fingerhut bei mir!“
Und will ihn über die Kastanien tragen —
dann halt, dann halt ich ihn nicht hier...

Erst jenseits der Kastanien ist die Welt.

UN GUERRIER

Entends-tu : je te parle, quand dans la moiteur ils multiplient l'agonie.
En silence je me projette la mort, doucement je rencontre la lance.

Vraie est l'interminable chevauchée. Juste est le sabot.

Sens-tu qu'il n'y a qu'un souffle dans les rues des prés ?
En sang j'appartiens à l'étrangère et fidèle alliée.

Je tiens. Je reconnais. J'appelle.

EIN KRIEGER

Hörst du : ich rede zu dir, wenn schwül sie das Sterben vermehren.
Schweigsam entwerf ich mir Tod, leise begegn ich den Speeren.

Wahr ist der endlose Ritt. Gerecht ist der Huf.

Fühlst du, daß nichts sich begibt als ein Wehn in den Rauten ?
Blutend gehör ich getreu der Fremden und rätselhaft Trauten.

Ich steh. Ich bekenne. Ich ruf.

LILAS DE PLUIE

Il pleut, ma sœur ; les souvenirs
du ciel distillent leur amertume.
Le lilas, solitaire devant le parfum du temps
cherche ruisselant les deux êtres qui enlacés
par la fenêtre ouverte regardaient au fond du jardin.

Et voici que mon appel attise les feux de la pluie.

Mon ombre se propage plus haut que la grille,
et mon âme est l'eau qui jaillit.
Regrettes-tu, Toi l'Obscure, dans l'orage,
qu'autrefois je t'aie volé l'étrange lilas ?

REGENFLIEDER

Es regnet, Schwester ; die Erinnerungen
des Himmels läutern ihre Bitterkeit.
Der Flieder, einsam vor dem Duft der Zeit,
sucht tiefend nach den beiden, die umschlungen
vom offenen Fenster in den Garten sahn.

Nun facht mein Ruf die Regenlichter an.

Mein Schatten wuchert höher als das Gitter,
und meine Seele ist der Wasserstrahl.
Gereut es dich, du Dunkle, im Gewitter,
daß ich dir einst den fremden Flieder stahl ?

CHANSON D'AUBE

Infiniment vert le lierre pousse le long des joues
du silence et dans sa chevelure dénouée :
l'aile blanche de la colombe, il veut la capturer.
Il reste une lueur de ce qui m'était une vie...

Voici qu'ils lèvent l'ancre prise dans les profondeurs.
Voici qu'ils enlèvent du mât le drapeau du danger.
Voici que se relèvent les herbes où nous dormions.

Tu sais combien je regrette l'aile de la colombe
qui invisible s'élève plus haut que le lierre.
Et pourquoi pleures-tu, alors que je hisse une voile
qui lentement s'assombrit lorsque point le jour ?

TAGLIED

Unendlich grün wächst Efeu an den Wangen
der Stille in ihr aufgelöstes Haar :
die weiße Taubenschwinge will er fangen.
Ein Schimmer bleibt, was mir ein Leben war...

Nun lichten sie die Anker in den Tiefen.
Nun lösen sie vom Mast die Fahne der Gefahr.
Nun heben sich die Gräser, wo wir schliefen.

Du weißt, wie ich die Taubenschwinge misse,
die unsichtbar den Efeu überragt.
Was weinst du, wenn ich jetzt ein Segel hisse,
das langsam dunkelt, wenn es tagt?

AUTOMNE

Le soir (ah, l'erreur des cils...)
afflige ton œil, je vous dénoue les cheveux à tous deux...

Sur les seuils du cœur
m'est confiée la seule lumière.

Le lierre coupable a été partagé. Les drapeaux baissés.
La faux et la lance ont cessé de résonner :
la lyre
peut-être.

HERBST

Der Abend (ach Irrtum der Wimpern...)
bekümmert dein Aug, ich löse euch beiden das Haar...

An den Schwellen des Herzens
ist mir überlassen das einzige Licht.

Verteilt ist der sündige Efeu. Die Fahnen niedergeholt.
Erklungen sind Sense und Speer :
die Leier
vielleicht.

Extrait de *Frühwerk*, © Suhrkamp Verlag Frankfurt am Main 1989.